

DANIELE JANKOWSKI

SEIGNEURS ET REBELLES
EN MORVAN

Avertissement :

Ce livre est un roman historique. Toute ressemblance avec les personnages et leur histoire, ainsi que certains noms de lieux ne sont que pure fiction...

Première Partie: Le seigneur Eudes

Un soir d'hiver à la chasse.

La nuit tombait peu à peu sur la forêt morvandelle... Bientôt, elle finirait par envahir bois et clairières, s'emparerait de chaque scène insolite, toujours secrète de la vie animale, où les bêtes se croyaient naïvement à l'abri dans ces solitudes désolées, parce qu'elles vivaient éloignées des activités des villageois. Implacable, volontaire, l'obscurité gommerait jusqu'au plus infime détail de ce tableau de la nature pauvre, dépouillée, frissonnant sous les effets de l'extrême dénuement causé par l'hiver. Sans tarder et pendant un laps de temps interminable en cette saison, les champs, les arbres, les chemins et même la grand route seraient plongés dans d'épaisses ténèbres. Le paysage entier aurait disparu dans quelques minutes à peine, les images familières s'estomperaient d'abord par touches discrètes, puis s'effaceraient devant l'univers inquiétant des ombres s'étendant à l'infini... C'était un soir de décembre, en l'an de grâce mille deux cent soixante dix-neuf, une fin de journée particulièrement morne et triste...

Chênes, hêtres, charmes et bouleaux, entièrement dévêtus de leur riante verdure, colonnes droites, élancées, mais figées comme des statues s'élevaient vers le ciel, immensité livide et bâchée, parcourue de gros nuages gris devenant menaçants. Ces formes lointaines, aériennes, semblables à des moutonnements cotonneux comme si le maître de l'univers les avait tracées à l'aide d'un pastel noir se faisaient les messagers de l'arrivée imminente de la neige. Il était à peine cinq heures du soir, pourtant les flaques d'eau, les mares et le ru coulant tout en bas de la pente commençaient à geler. La froidure s'intensifiait, glaçant le sang des imprudents qui s'attardaient dans ce domaine inhospitalier. Le Cernin, ce ruisseau longeant une grande partie de la forêt, la traversait à plusieurs reprises, traçant boucles et méandres au hasard de son cheminement capricieux, parce qu'il se pliait aux irrégularités multiples du terrain. A quelques lieues de là, un peu plus au nord, il était grossi par un autre ru, celui du Petit Corfeuil, où leurs eaux vives, glacées, couraient sur les pentes abruptes, avant de se mêler pour mieux se confondre. D'ailleurs, le village de Bissey-en-Morvan ou "Bisseium" était bâti le long de la haute vallée de ce même Cernin... Le bois tout entier depuis la Combe aux Demoiselles jusqu'à la lisière du bourg retentissait de bruits innombrables, dérangeants, parce

qu'assourdissants, signe d'une animation exceptionnelle en un tel endroit. D'habitude, la forêt était plus calme, à peine fréquentée le jour. Seuls, quelques vilains ou tenanciers y conduisaient leur troupeau de porcs pâître à l'automne ou au printemps. Ils usaient ainsi du droit de « glandée » que le seigneur daignait leur accorder à cause du manque de pâturages. Parfois accompagnées d'enfants en haillons, quelques villageoises s'aventuraient également dans la forêt à la recherche de bois mort pour alimenter le maigre feu de leur chaumière. Généralement, elles usaient de discrétion, se cachaient dès qu'elles entendaient des bruits de chevauchées, redoutant de devenir la cible des violences usuelles en ces temps difficiles, où viols, agressions sauvages, perpétrées à l'encontre des vilains ne comptaient pas ou si peu...

Mais c'était surtout la nuit, que les braconniers les plus hardis se risquaient à poser pièges et collets pour attraper quelques lièvres, des belettes ou des lapereaux. Cependant, les pauvres hères hantant ces bois dans l'espoir de procurer de la nourriture à leur famille affamée se déplaçaient toujours sans faire de bruit, de crainte d'être surpris par l'intendant ou les gardes du seigneur et sévèrement punis en son nom. Le baron rendait la justice sur les terres de sa seigneurie, ainsi que sur une

partie du village qui relevait également de celle de l'évêché. Fort de son pouvoir, il châtiât sans pitié bandits et voleurs qui osaient chasser sur son bien, parce qu'ils le dépouillaient de fâcheuse manière en le privant de viande.

Ce soir d'hiver, la chasse du seigneur dérangeait tous les animaux réfugiés dans la forêt, plutôt habitués au grand silence régnant dans ces lieux sauvages et désertés la plupart du temps. C'étaient d'abord les appels des valets, du maître-piqueur, des veneurs à la poursuite du gibier : « Taïaut, taïaut, par ici, à l'attaque » regroupant et dirigeant les chiens. Là-bas, les cris d'encouragement ou de déception des chasseurs, enfin les jappements féroces, presque continus de la meute aux abois qui gagnait les clairières et les futaies clairsemées pour en prendre possession, ces dernières étant quasiment nues à l'exception de quelques ronces tenaces s'accrochant au pied des arbres. Un rassemblement quelque peu disparate, où les races de chiens se mélangeaient au hasard des engouements, des lubies du seigneur et des cadeaux offerts par des amis ou voisins vantant la qualité de leurs bêtes. De superbes chiens noirs de Saint-Hubert, très racés pour la majorité d'entre eux, également fort prisés pour poursuivre chevreuils, cerfs et sangliers, quelques grands Bleu de Gascogne que n'effrayaient point les loups, enfin une dizaine

de griffons nivernais au poil hirsute et dur que l'on confondait à s'y tromper avec la broussaille environnante. Les serviteurs allumaient déjà torches, flambeaux et lanternes pour éclairer les déplacements de leurs maîtres. Une vingtaine de personnes, sans compter les valets, accompagnait le seigneur du village à la chasse.

Eudes III de Villon, sire de Villon, seigneur d'Hauterive et de Bissey, se pavanait au centre d'un petit attroupement d'hommes qui constituait sa « maisnie ». Agé d'une trentaine d'années, ce chevalier se tenait très droit sur une selle magnifique, finement travaillée et colorée de tons vifs. Le maître-bourrelier chargé d'exécuter ce travail avait choisi un beau cuir souple, s'inspirant des modèles réputés que l'on fabriquait à Cordoue depuis des siècles. Le pommeau relevé de ce véritable objet de luxe incitait plus son propriétaire à se produire dans certains exercices de dressage ou de parade qu'à guerroyer. Eudes de Bissey chevauchait un bel étalon gris, une monture de choix digne des plus grands chevaliers de l'époque. Le superbe destrier, un pur race espagnol, était naturellement originaire de la Péninsule Ibérique. L'animal avait été acheté dans un élevage fameux du sud de ce pays, les plaines d'Andalousie, ayant donné leur nom à cette race de chevaux.

D'ailleurs, on employait couramment le terme d'Andalous pour désigner ces chevaux espagnols. Une pelisse de velours rouge entièrement doublée d'hermine blanche, une longue épée incrustée de pierres précieuses et un petit couteau de Tolède finement ciselé distinguaient encore le seigneur des autres personnages de la chasse par le simple fait qu'il affichait un luxe grandiose et un raffinement incomparable.

Des gants de peau très épais dissimulaient les nombreuses bagues qu'il portait, on pouvait en compter une pratiquement à chaque doigt de la main. Une boucle d'or du métal précieux le plus pur, travail sophistiqué d'orfèvrerie, brillait à son oreille droite. Son couvre-chef également ne manquait pas d'originalité, il s'agissait d'un feutre de laine à larges bords, décoré de belles plumes multicolores, provenant sans nul doute de plumages de paons ou de faisans. Une tignasse rousse, épaisse, affreusement emmêlée et très longue lui retombait sur les épaules, l'aidant de manière naturelle à se protéger davantage du froid.

Les autres chasseurs disparaissaient de la même manière sous l'épaisseur de lourds manteaux, de capes ou de pelisses chaudes, mais doublés de fourrures plus communes pour ne citer que la martre, le lièvre ou tout simplement le loup. Des

chapeaux ou des bonnets également confectionnés dans diverses peaux d'animaux leur couvraient la tête et les préservaient des assauts mordants de la bise glaciale venant du Nord. Le vent courait entre les bosquets d'arbres dénudés et les fossés plongés dans une semi-obscurité, traîtreusement profonds, remplis de feuilles mortes et de branchages luisants d'une boue noirâtre, repoussante, nauséabonde, qu'on imaginait sans peine désagréablement visqueuse au moindre contact avec la peau. Ces chevaliers enserraient les flancs de leur monture, les jambes moulées dans de longues bottes en cuir solide ou encore enserrées de cuissardes épaisses, confectionnées dans la même matière, se confondant presque avec leurs chausses de couleur foncée. Une observation rapide permettait de conclure que les montures des autres cavaliers étaient de race plus commune que celle du seigneur. Il s'agissait de lourds palefrois issus de croisements de juments de selle avec des races de trait locales comme les Nivernais noirs et trapus, assez répandus dans cette contrée. Ces équidés n'avaient ni la grâce ni l'élégance du superbe étalon espagnol, gris pommelé, coûteuse acquisition du seigneur à qui appartenait cette forêt... Près de lui s'agitaient, rouges et échevelés, deux jouvenceaux intrépides qui criaient et

gesticulaient à ses côtés, tout excités à la perspective de réaliser de belles prouesses à la chasse.

– Père, s'écria le plus jeune d'entre eux, réussissons-nous à cerner un autre sanglier ? Si nous connaissons cette chance, je vous en supplie, laissez-moi m'occuper de lui, lorsque l'on sonnera l'hallali pour l'achever !

– Moi, renchérit l'aîné, je ne crains point de m'attaquer aux loups. La semaine passée, dans la grande forêt du comte de Nevers, nous avons cerné une meute entière. Nous avons dû lutter avec nos coutelas pour nous débarrasser de ces dangereux carnassiers, très agressifs, parce qu'affamés. Trois de nos meilleurs chiens ont été égorgés sous nos yeux...

– Navré de vous décevoir mes beaux garçons, leur répondit Eudes en riant. Mais la chasse se termine et les bois jouxtant le village sont peu étendus. Il y a déjà eu plusieurs battues pour protéger nos paysans des loups, le mois dernier. La prochaine fois, nous pousserons plus loin, du côté de Bussy...

Ces damoiseaux étaient donc ses fils. Il s'agissait de l'aîné et du cadet de sa descendance, ses autres fils beaucoup plus jeunes n'étaient pas encore en âge ni de chevaucher ni de chasser et demeuraient au château sous la surveillance de Guillemette, leur nourrice attirée.

Enguerrand de Bissey, l'aîné, était un jeune homme de quinze ans, monté sur une grande jument baie, caracolant sans arrêt entre les arbres, poussé par une sorte d'impatience et le besoin irrésistible de se dépenser. Un sourire aimable au coin des lèvres révélait de prime abord un caractère plutôt facile, ainsi qu'un naturel assez enjoué. Le cavalier, bien que tassé au fond de sa selle, paraissait néanmoins plus grand et plus charpenté que son père, le maître de ces lieux. De longs cheveux bouclés, de couleur châtain foncé, s'échappaient d'un bonnet en peau de loutre, mais l'obscurité empêchait de distinguer plus nettement les traits de son visage. Le cadet chevauchait un hongre plus petit et plus robuste que la monture de son frère, sans doute né de la vieille jument de labour, saillie par un étalon des écuries de son père. Le seigneur prêtait volontiers cette brave bête à ses tenanciers pour les corvées sur la réserve. On désignait ainsi les terres situées tout près du château, pouvant s'étendre sur plusieurs lieues, mais cultivées par ces mêmes paysans.

Plus jeune de treize mois que son aîné, Pierre de Bissey ressemblait singulièrement à son père. Ils affichaient une corpulence quasiment identique et la même façon de se tenir à cheval, lourds et imposants. Néanmoins, ils redressaient

fièrement la tête. L'air sévère et la mise quelque peu affectée des deux hommes contrastaient avec la bonne humeur, l'aisance innée d'Enguerrand. La présence exceptionnelle des damoiseaux sur les terres de la seigneurie s'expliquait par l'approche des fêtes de Noël. Depuis plusieurs années déjà, ils se trouvaient en service tous les deux comme écuyers sous la férule d'un seigneur plus puissant que leur père, Hubert de Montaigu, de la châtelainie de Cosne-sur-Loire. Ce fief annexé dans les possessions personnelles du comte de Nevers relevait directement de son autorité de suzerain. D'ici quelques mois, au printemps, les jeunes écuyers seraient adoubés chevaliers, dès que leur père aurait réuni la somme nécessaire pour leur payer un haubert de bonne qualité, des armes, sans oublier un destrier digne de les porter au combat. Le premier équipement étant le plus coûteux, car on ne pouvait prendre le risque de charger les épaules d'un jeune homme d'un poids trop lourd sous peine de compromettre sa croissance. Aussi la cote de mailles devait-elle être légère, fabriquée dans les plus fines lames d'acier de Tolède, donc fatalement plus onéreuse. Si le futur chevalier grandissait encore, ce qui serait bien sûr le cas, il faudrait en changer l'année suivante... Bien qu'Eudes de Bissey fût assez fortuné,

l'adoubement de deux garçons pratiquement du même âge n'était pas une mince affaire pour un petit seigneur morvandiau.

Plusieurs familiers, quelques parents pauvres aussi, les accompagnaient à cette chasse. L'intendant d'Eudes, notamment, se trouvait à sa droite. Un brave homme de noble naissance, mais sans fortune, orphelin très tôt, de surcroît – qui se nommait Aimeri de Thil, du nom du village où il avait été élevé à quelques lieues d'ici, dans le baillage de Saulieu. D'abord écuyer, il avait accompagné au-delà de la Méditerranée son oncle Hugues de Châtillon-en-Frazois, dit de Villon, noble chevalier, qui avait pris part aux Croisades. Pour l'instant, il était en grande discussion avec les deux fils du seigneur et le trio parlait bruyamment de chasse, tout en gesticulant dans tous les sens avec la fougue propre à leur jeunesse.